

Spiritualité Cathare

hier, aujourd'hui, demain

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 11 Automne 1992

EDITORIAL

Sommaire

- 1- Editorial
- 2- Mithra,
le "frère aîné de Jésus"
- 11- 1198, lorsque la Nièvre
faillit être Cathare
- 14- La Provence et le Comtat
Venaissin à l'heure Toulousaine
- 20- "Miettes Philosophiques en
marge du poème de René Char"
- 26- Chronique littéraire

Directeur de la publication :

Mlle Lucienne Julien
23, av. du Pr. Kennedy
11100 Narbonne

Maquette - impression -

Imprimerie TINENA - 11500 Quillan
Tél. 68.20.01.02 - Fax 68.20.11.94

"Spiritualité Cathare, hier,
aujourd'hui, demain"

Dépôt en Sous-Préfecture de
Narbonne le 24 janvier 1990

parution au Journal Officiel,
le 14 février 1990

Le numéro 11 de *Spiritualité Cathare* parviendra à nos lecteurs aux alentours de la Saint-Michel dont la date est fixée au 29 septembre. Depuis fort longtemps ce 29 septembre joue dans le monde rural un rôle important.

En effet, c'est ce jour-là qu'ont lieu des changements dans le monde paysan; les propriétaires terriens peuvent donner congé à ceux qui travaillent leur terre depuis plus ou moins longtemps; les métayers ou fermiers peuvent faire connaître leur volonté de quitter un domaine pour un autre lieu de travail.

La raison sociale de ces mutations à une date précise concerne le fait que le jruit des récoltes de l'année peut s'effectuer sans dommage pour l'organisation du travail de l'année suivante.

Mais n'y a-t-il pas dans ce même choix des raisons plus profondes, plus mystérieuses, plus ésotériques qu'il serait précieux de retrouver ?

Nous l'avons déjà écrit, la Terre est un organisme vivant qui possède des forces agissant sur végétaux, animaux et humains. Cette action est marquée par une respiration planétaire et cosmique dont l'apogée se situe au solstice d'été et au solstice d'hiver. Entre les deux s'établit un point d'équilibre marqué par les équinoxes. La fête de Pâques, fête de la résurrection, est liée à la gravitation universelle puisqu'elle est située au 1^{er} dimanche qui suit la pleine lune de mars; la fête de la Saint-Michel correspond à l'équinoxe d'automne.

Les humains, dans un lointain passé n'ont-ils pas eu la prescience que Pâques et la Saint-Michel étaient complémentaires l'une de l'autre dans le monde cosmique et dans l'évolution humaine ?

A la Saint Michel, par sa lutte contre le Dragon, contre les forces du Mal, contre Satan le Diable principal selon les Cathares, Michaël vainct les forces de celui-ci sur le plan spirituel. Et c'est dans ce domaine de l'Esprit que l'âme humaine doit faire appel à la volonté, la plus mystérieuse des vertus de notre individualité pour atteindre à la Connaissance de l'Esprit.

Prendre en soi la force de Michaël consisterait donc à faire descendre en soi la connaissance spirituelle dans les forces de la volonté. Dans les temps troublés que traverse notre humanité celle-ci ne doit-elle pas chercher à retrouver le lien direct qui unit l'homme aux diverses fêtes de l'année et la raison de celles-ci avec l'évolution générale ?

Ressentir avec joie et force la métamorphose de la nature automnale, découvrir dans le flétrissement de l'automne que le déclin du monde sensible marque la libération du spirituel est une attitude valable. La vie spirituelle sur terre est liée à un déclin de la vie physique; la montée du spirituel marquée par la chute des feuilles s'intensifie au fur et à mesure que l'éclat extérieur s'efface; et c'est à l'automne que peut naître dans l'âme humaine l'impulsion qui fortifie la volonté. C'est à l'automne que les humains peuvent s'unir étroitement au devenir spirituel et ressentir en eux le passage graduel et vivant de l'Unité à la Trinité.

A notre époque il est souhaitable que l'âme humaine retrouve partout l'action du rythme ternaire dans l'activité universelle.

Surmontant la sécheresse de la pensée abstraite de notre époque matérialiste, si l'enthousiasme, qui, jadis, fit instaurer les grandes fêtes au cours de l'année, renaissait, alors renaîtrait l'inspiration de la vie spirituelle. Retrouver l'activité de l'Esprit, retrouver le culte de la marche des saisons permettrait à quelques personnalités de combattre les forces de décadence dont actuellement souffre la Terre et de les remplacer par la Sagesse de Michaël porteur des forces du Renouveau.

Essayons de méditer sur le rôle de Michaël dans l'évolution.

LUCIENNE JULIEN

MITHRA, le "frère aîné" de Jésus

Il est né le 25 décembre, fils de Dieu et d'une vierge (selon une tradition arménienne), en présence de bergers qui témoignèrent de sa gloire. Il est le Dieu suprême incarné parmi les hommes. Par sa venue il annonce les Temps Nouveaux ; par son sacrifice, il permet à la vie de se régénérer. Au cours d'un repas rituel, il consomme le pain et le vin, représentant la chair et le sang. Puis il monte au ciel. Il reviendra, à la fin des Temps, pour juger les vivants et les morts.

Qui est-il ? Un minimum de culture chrétienne nous ferait répondre : Jésus, sans aucun doute. Et bien, la réponse est : Mithra. Mithra dont la présence parmi les hommes remonte à au moins 1800 ans av. J.C. . Victime d'une véritable conspiration du silence, il est à peu près totalement ignoré par la culture judéo-chrétienne, notamment dans les pays latins. En France, on ne trouve en librairie quasiment aucun livre le concernant spécifiquement. Qui est donc Mithra, ce Dieu mystérieux, véritable "frère aîné de Jésus ? D'où vient-il ? quels sont donc les liens de cette religion initiatique avec le Christianisme ?

Les origines de Mithra : l'Inde et la Perse

Mithra est un des antiques Dieux des Indo-européens, de ce peuple qu'on appelait autrefois les Aryens, avant que le nom ne soit souillé, de ce peuple qui partit, 3000 ans av. J.C., des hauts plateaux d'Asie Centrale et d'Iran, pour conquérir l'Inde et la totalité de l'Europe. Les premières traces de Mithra remontent donc aux plus anciens textes indiens, les Védas, et iraniens, l'Avesta, qui datent respectivement de 1800 ans et 600 ans av. J.C. De datation plus récente, nous possédons des temples, les mithréums, très nombreux, édifiés du 1^{er} siècle av.J.C. aux 3^{ème} siècle après J.C., et qui sont répartis sur toute la surface de l'empire romain. Nous possédons également les textes des chrétiens qui combattirent et détruisirent le Mithraïsme.

En Inde comme en Iran, Mithra est associé à la divinité suprême : Varuna, dans les Védas indiens, Ahura-Mazda, dans l'Avesta iranienne. On peut même supposer qu'il leur est antérieur. En Inde, Mithra, qui signifie "ami" en sanskrit, est assimilé à la lumière ; le soleil est l'œil de Mitra et de Varuna. En Iran, il est le Dieu du Bien, du Bon Droit, Dieu de lumière, Dieu guerrier, le Maître des Nations, le Victorieux, plein de miséricorde. Il occupe déjà une place humaine en tant qu'intermédiaire entre le principe du Bien, Ahura-Mazda, et le

principe du Mal, Ahriman. Dans l'Avesta, il est dit : " Lorsque j'ai créé Mithra je l'ai créé aussi digne de recevoir les sacrifices, aussi digne de recevoir les prières que moi-même, Ahura-Mazda . " Vers 600 av. J.C., Zoroastre, le grand initié perse, tenta de réduire le rôle de Mithra pour établir un monothéisme à partir du Dieu Ahura-Mazda. Mais au 3^{ème} siècle av. J.C., un collège de mages, de prêtres zoroastriens, établit le rôle de Mithra en tant que " sauveur de l'humanité ", qu'intermédiaire entre Dieu (principe divin unique) et l'Homme. Les Mystères de Mithra, religion initiatique, naquirent de cette réforme. Selon Plutarque, ce sont des pirates de Cilicie, en Asie mineure, capturés par Pompée, entre 78 et 67 av. J.C., qui introduisirent à Rome le culte de Mithra . Notons donc que le Mithraïsme y précède le Christianisme d'un bon siècle. Les Romains, fidèles à leur principe d'intégration et de tolérance religieuses, assimilèrent les Dieux perses à leur propre Panthéon. Mithra, Dieu guerrier, puissant et généreux, fut adopté par les légionnaires romains qui répandirent son culte dans tout l'Empire. (par exemple, on trouve un autel dédié à Mithra, au musée du Périgord, à Périgueux).

Les Mystères de Mithra : Mythologie et Symboles

Les Mystères de Mithra prennent

place autour de certains mythes qui leur tiennent lieu de livre sacré et symbolique. Le plus glorieux des exploits de Mithra est le **sacrifice du taureau**. Le Dieu du Bien, Ahura-Mazda, avait créé un taureau, porteur de tous les bienfaits de l'Univers. Le Dieu des Ténèbres, Ahriman, s'en étant emparé, le Dieu du Soleil (Ahura-Mazda, chez les Perses, Sol Invictus, chez les Romains), envoya un corbeau pour prévenir Mithra qu'il devait tuer le taureau merveilleux. Malgré la souffrance qu'il éprouvait à accomplir ce sacrifice, (certains historiens assimilent Mithra au taureau, et font donc de cet acte, le sacrifice de Mithra par lui-même), Mithra captura le taureau et le mit à mort. Le sacrifice du taureau est représenté sur la paroi occidentale des mithréums, afin d'être frappé par les rayons du soleil levant. Le sang du taureau arrose les blés, et des épis jaillissent de la queue de l'animal : le taureau est créateur et Mithra est le maître de la création. De la mort vient la vie, toute création a pour origine une mort, un sacrifice. Par ce sacrifice, Mithra répand les bienfaits sur le monde. Mithra le soleil assure la germination des végétaux (le taureau n'est-il pas le signe zodiacal du printemps ?)

Sol, manifestation du Dieu suprême, est l'intermédiaire entre celui-ci et Mithra. En sacrifiant le taureau,

Mithra s'établit lui-même l'intermédiaire entre les Hommes et la Divinité; il est l'Homme accompli par sa démarche. Sol, qui a décidé du sacrifice du taureau, règne dans le ciel, et Mithra est, sur terre, Sol incarné parmi les hommes. Un rayon de soleil les unit ; ils sont de même nature, identiques, inséparables. Après le sacrifice, Sol et Mithra se réunissent dans une caverne, pour un **banquet rituel** au cours duquel ils consomment la chair et le sang du taureau. Puis Mithra et Sol gagnent le ciel sur un char solaire.

La **naissance de Mithra** est également l'objet d'une légende. Si une tradition arménienne le fait naître d'une vierge, la tradition perse le fait surgir d'un rocher, le 25 décembre, coiffé d'un bonnet phrygien parsemé d'étoiles, armé d'un poignard et d'un arc, tenant à la main un globe qui symbolise l'Univers. Deux bergers assistent à sa naissance, comme ils assisteront au sacrifice du taureau. L'un, Cautes, est représenté, accompagné d'un coq, tenant une torche dressée sous le soleil : il symbolise le jour, le soleil levant. L'autre, Cautopates, tenant une torche baissée, sous la lune, symbolise la nuit, le soleil couchant. Avec Mithra, le soleil au méridien, ils forment une trinité solaire. Ils représentent également l'année solaire : Cautes se tient près de la tête du taureau, signe zodiacal du printemps, et

près de Cautopates, se trouve un scorpion, signe d'automne.

On pourrait citer encore d'autres exploits de Mithra, comme ses chasses miraculeuses, ou l'eau qu'il fait jaillir du plafond d'une grotte à l'aide d'une flèche (comme Moïse le fit en frappant le rocher de son bâton). Il nous faut aussi parler d'une divinité toujours présente dans les mithréums : un corps d'homme entouré d'un serpent, une tête de lion, c'est **Zervan, le Temps**, assimilé à Saturne, Saturne qui mit fin au chaos avant la venue du Dieu suprême, Jupiter (que l'on peut assimiler à Ahura-Mazda). Mithra est donc bien le Dieu des Temps Nouveaux, celui qui va permettre le retour à l'Age d'Or. Saturne est parfois représenté assistant à la naissance de Mithra. A Rome, les Saturnales s'achevaient le 24 décembre, et le 25, on fêtait la naissance de Mithra et le solstice d'hiver : le retour du soleil (comme nous le faisons à la Saint Jean d'hiver).

Les Mystères de Mithra : initiation et degrés

Le **temple** de Mithra, ou mithréum, est une grotte, naturelle ou artificielle, ouverte à l'orient. La porte est encadrée de deux colonnes. Il a la forme d'un carré long (sa longueur égale deux fois sa largeur, norme que l'on trouve chez Pythagore). Le plafond représente la voûte céleste, ornée

d'étoiles, du soleil et de la lune. Le temple est précédé d'un parvis, ou pronaos. Le temple est formé d'un couloir central encadré de deux rangées de banquettes où les fidèles se couchaient pour le repas rituel. A l'occident, se trouvait la représentation de Mithra tuant le taureau. Les autres scènes de la mythologie mithraïque ornaient les murs du temple.

L'initiation.

Avant d'être initiés aux Mystères de Mithra, les récipiendaires recevaient un enseignement dont le contenu nous est inconnu. Puis ils prêtaient serment : " Au nom du Dieu qui sépara la terre du ciel, la lumière des ténèbres, le jour de la nuit, le monde du chaos, la vie de la mort et la parturition de la corruption, je jure en toute certitude et toute bonne foi, de conserver le secret des Mystères qui me seront révélés ... Que la fidélité à mon serment me soit bénéfique, mais que l'indiscrétion me soit maléfique ". L'initiation qui avait lieu à une date correspondant à celle de Pâques, se déroulait ainsi. Le récipiendaire est introduit dans le temple, entièrement nu, les yeux bandés et les mains attachées avec des boyaux de poulets. Deux hauts dignitaires du mithraïsme, le Père (on pourrait dire, le Vénérable Maître du temple), et le Héraut dirigent l'initiation, tandis que le Mystagogue, vêtu d'une tunique blanche bordée de

rouge, guide les pas de l'impétrant aveugle qui devra être purifié par les quatre éléments. Après qu'il ait subi un bain rituel (épreuve de l'eau), le "frère libérateur" tranche les liens qui lui immobilisent les mains. Des scènes peintes dans les temples, nous montrent le récipiendaire à genoux devant le Père, qui lui impose les mains ou le touche avec une épée. On le voit aussi couché sur le sol, comme mort, ce qui évoque la scène du parjure maçonnique. On voit encore le Mystagogue faire tomber le récipiendaire, tandis qu'un frère tend vers lui des mains secourables. Cette scène représente l'épreuve de l'air. Le récipiendaire subit ensuite l'épreuve de la terre, enfermé dans une tombe recouverte d'un plancher percé, et l'on sacrifie au-dessus de lui, un taureau dont le sang, en s'écoulant sur lui, le purifie. Pour l'épreuve du feu, le récipiendaire se voyait marqué d'un tatouage au fer rouge, sur les mains et le front, tatouages qui servaient de signes de reconnaissance. Ensuite, le bandeau lui était ôté et le Père, répétant le geste qui scella le pacte entre Sol et Mithra, lui serrait la main droite et le recevait parmi les initiés, ou, profane devenu "homme véritable", il ne portait plus que le nom de "frère". Le sacrifice du taureau mis à part, les similitudes entre l'initiation mithraïque et l'initiation maçonnique ne peuvent manquer de nous frapper.

Les 7 degrés.

L'initiation mithraïque comportait 7 degrés, 7 grades successifs que l'on gravissait suivant ses connaissances en théologie, astronomie et astrologie. Les 7 degrés sont : le Corbeau, l'Épousé, le Soldat, le Lion, le Perse, l'Héliodrome (ou messager du soleil), et le Père. Les initiés des trois grades inférieurs servaient les repas lors des banquets rituels. Au cours de ces repas, les initiés consommaient le pain et le vin, symbolisant le corps et le sang du taureau sacrifié.

1^{er} degré, le **Corbeau** est le messager qui transmet à Mithra le message du Dieu Soleil. Ses emblèmes sont le gobelet et le caducée. Il est sous la protection du Dieu Mercure et l'Air est son élément. Les initiés de ce grade portaient un masque de corbeau.

2^{ème} degré, l'**Épousé** porte un voile de mariée, il est l'époux mystique du Dieu Mithra et, à ce titre, il est protégé par Vénus. Il porte le flambeau et la lampe. L'Eau est son élément. Il représente l'élément féminin du rite. Si les femmes n'étaient pas admises aux Mystères de Mithra, les initiés, contrairement à ce qui a été écrit, pouvaient parfaitement être mariés.

3^{ème} degré, le **Soldat**. Mithra étant un Dieu invincible, l'initié devenait soldat de Dieu, membre des phalanges de Mithra, et entreprenait une guerre sainte contre le Mal. L'initié est

habillé en soldat, ses emblèmes sont le sac, le casque et la lance. Il est sous la protection du Dieu Mars et la Terre est son élément. Lors de la cérémonie d'élevation à ce grade, on offrira au Soldat, sur la pointe d'une épée, une couronne, qu'il repoussait en disant : seul Mithra est ma couronne.

4^{ème} degré, le **Lion**. Vêtu d'un manteau rouge, il symbolise le Feu. C'est lui qui offre l'encens au Dieu. Ses emblèmes sont la pelle à feu, le sistre (instrument de musique) et la foudre. Il est placé sous la protection de Jupiter. L'initié portait un masque de lion. Lors de son initiation, on le purifiait avec du miel, car le Feu est hostile à l'Eau. Il est lié au mythe apocalyptique de l'Incendie Universel qui doit détruire le monde, anéantissant les méchants, lorsque Mithra reviendra sur Terre.

5^{ème} degré, le **Perse** est vêtu d'une tunique grise et sa divinité est la Lune. Lui aussi est oint avec du miel car il est le gardien des fruits (que l'on conserve dans le miel). Selon le mythe, la semence du taureau sacrifié avait été rassemblée sur la lune, élément féminin, fécondable, pour y donner naissance aux fruits et végétaux nouveaux. On connaît le rôle de la Lune dans la croissance des végétaux. Le Perse a pour attributs la faucille et la faux, associées à Saturne, au Temps et à la Mort.

6^{ème} degré, l'**Héliodrome**, ou Messager du Soleil, protégé du Dieu Soleil, le représente sur la terre. Ses attributs sont le fouet (il conduit le char solaire), le diadème et le globe (qui représente l'univers). Il symbolise Sol Invictus qui envoya le Corbeau à Mithra pour lui dire de tuer le taureau.

7^{ème} degré, le **Père** représente Mithra lui-même. Il est vêtu, comme lui, d'une tunique courte et d'un bonnet phrygien. Sa canne recourbée (ou crosse) et son anneau symbolisent la sagesse. Ils évoquent également les attributs de l'évêque chrétien, car il est, lui aussi, le "Bon Pasteur". Il dirige le temple et la communauté mithraïque, il est mage et grand-prêtre. C'est lui qui est responsable du recrutement des nouveaux membres et de leur initiation à chaque degré. Il est astrologue et astronome, puisque chacun des 7 grades est placé sous la protection d'un Dieu correspondant à l'un des 7 astres connus dans l'Antiquité : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, la Lune, le Soleil et Saturne. Mithra représentant le Dieu des Temps Nouveaux, le Père est placé sous la protection de Saturne, Dieu du Temps, et on le saluait ainsi : "Salut à vous, Père, de l'Orient à l'Occident, protégé par Saturne". Parvenu au grade de Père, l'initié s'identifie à Mithra lui-même, il est l'initié achevé, l'Homme parfait.

Les rites. On connaît mal les rites

mithraïques. On sait seulement qu'ils comportaient une exhortation au silence, une allusion à l'étoile à cinq branches (ou pentagramme), et aux cinq sens. On sait également que les enfants des sectataires de Mithra, espoirs de la communauté, étaient appelés les "cachés". On les présentait au Dieu lors d'une cérémonie. Le clergé était chargé de l'entretien du feu dans le mithréum, et récitait trois prières par jour, au soleil levant, au méridien et au soleil couchant. Du Mithraïsme, nous conservons encore aujourd'hui la **semaine de 7 jours**, chacun des jours étant consacré à un Dieu, un astre et un degré initiatique du Mithraïsme. Lundi, jour de la Lune, le Perse ; Mardi, jour de Mars, le Soldat ; Mercredi, jour de Mercure, le Corbeau ; Jeudi, jour de Jupiter, le Lion ; Vendredi, jour de Vénus, l'Epousé ; Samedi, jour de Saturne, le Père ; et Dimanche, jour du Soleil (Sunday, en anglais), l'Héliodrome. Notons que Mithra était fêté, non le samedi, mais le dimanche. Peut-être par assimilation totale avec Sol Invictus.

On sait également qu'à chaque planète correspondait un métal. L'échelle des âmes comptait 7 degrés et 7 portes. Une 8^{ème} porte donnait accès aux constellations fixes : les étoiles. A la naissance, l'âme descendait les 7 degrés et empruntait des qualités spécifiques à chaque planète.

Après la mort, l'âme remontait l'échelle et restituait à chaque planète ce qu'elle lui avait emprunté. L'initié qui franchissait les 7 degrés du Mithraïsme, connaissait, de son vivant, les mystères de la vie et de la mort.

Un des mythes les plus importants du Mithraïsme est celui du **char du Soleil** qui assure les mouvements harmonieux du cosmos. Il est tiré par quatre chevaux. Le cheval le plus extérieur, le plus rapide, le plus près du Soleil, voit sa crinière s'enflammer, et il tombe. Il représente le Feu. Le 2^{ème} cheval s'essouffle et son souffle est un vent desséchant ; il tombe à son tour. Il symbolise l'Air. Le 3^{ème} cheval s'inonde de sueur et tombe, il symbolise l'Eau. Seul reste le 4^{ème} cheval, le plus éloigné du soleil, le plus lent, et qui représente la Terre.

Bien qu'ayant subi le feu, la sécheresse et l'inondation de ses voisins, il continue seul sa course. On ne peut que rapprocher ce mythe de celui de la chute dans la tradition juive de la Kabbale, qui voit l'Homme tomber du monde divin, à travers le feu, l'air et l'eau, jusqu'au monde terrestre.

La fin du Mithraïsme

Le Mithraïsme atteignit Rome au moment même où se mourait la République romaine. Cette religion élitiste et tolérante, qui avait fortement

imprégné les milieux intellectuels et militaires, sut séduire les empereurs romains, qui la protégèrent. Trajan, Septime-Sévère, Néron, Commode, Aurélien, Hadrien, s'y intéressèrent ou y furent initiés. Et les empereurs romains ne tardèrent pas à se faire diviniser, en tant que représentant sur Terre du Sol Invictus. Au 3^{ème} siècle ap. J.C., la ville de Rome ne comptait pas moins de 100 temples de Mithra. Mais une nouvelle religion, beaucoup moins tolérante, se répandit dans les classes intellectuelles de l'Empire : le Christianisme. Et comme le Christianisme ne souffrait pas de l'aspect élitiste d'une religion initiatique, il sut gagner toutes les couches de la société. En 312, avant la bataille du Pont Milvius, la tradition nous rapporte que l'empereur Constantin, jusqu'alors favorable à Mithra, aurait vu une croix lui apparaître dans le ciel, tandis que ces mots résonnaient à ses oreilles : "In Hoc Signo Vincas" (par ce signe tu vaincras). Constantin remporta la bataille et se convertit au Christianisme. En 325, ce fut le grand concile de Nicée, qui marque l'unification du Christianisme. Les malheurs de Mithra commençaient ; ils n'allaient qu'empirer au fil des années. L'empereur Julien l'Apostat, préférant Mithra au Christ, apporta un bref répit. Il avait pour devise : "Bonté envers les hommes, Piété envers les Dieux, Mai-

trise de Soi". Mais à sa mort, en 382, Gratien rejeta tout ce qui n'était pas chrétien, et, malgré les protestations de nombreux intellectuels, les mithréums furent détruits, sous la pression de saint Ambroise, évêque de Milan. En 392, Théodose interdit tous les cultes païens. Mithra et Apollon, le culte égyptien des Mystères d'Isis, la religion des Nombres de Pythagore et le grand Jupiter lui-même, tous succombèrent, en quelques décennies, sous les coups du Christianisme triomphant. 25 siècles de civilisation antique venaient de s'achever. Nous entrons dans l'ère chrétienne.

Questions et Hypothèses

J'achèverai mon travail en essayant de répondre aux questions qui brûlent les lèvres quand on évoque le nom de Mithra. D'où vient cette ressemblance étrange avec le Christianisme, et cette similitude, qu'on ne saurait attribuer au hasard, entre l'initiation mithraïque et l'initiation maçonnique, elle-même historiquement issue du Christianisme ?

Imaginons un instant ces nouveaux chrétiens qui débarquent à Rome, tout vibrant de l'enseignement du Christ. Peut être même certains d'entre eux l'ont-ils connu, l'ont-ils vu mourir sur la croix ? Eux qui sont issus de la religion juive, si stricte et si méfiante à l'égard des autres religions. Et qui

découvrent leurs propres symboles dans des temples païens, et qui entendent des paroles de leur propre rite dans des bouches étrangères. Devant l' inexplicable, le chrétien Tertullien qualifia le Mithraïsme de " diabolique parodie de l' Eucharistie ", affirmant que si le Mithraïsme était apparu sur terre avant le Christianisme, c'est que le Diable avait voulu se moquer de Jésus.

Bien sûr, on peut supposer que ces deux religions qui grandirent ensemble dans Rome, ont échangé une partie de leur rite et de leurs symboles. Le Christianisme survivant serait donc un syncrétisme des deux. Cela est vrai pour le 25 décembre, fête païenne christianisée; cela est également vrai pour le dimanche, jour du Seigneur, adopté par les Chrétiens qui tenaient à se démarquer du sabbat juif. Mais cela est loin de tout expliquer, et il nous faut chercher dans l'histoire du peuple juif, les raisons de ce rapprochement. Rappelons-nous. Vers 600 av. J.C., les Hébreux sont emmenés en captivité par le Babylonien Nabuchodonosor. Ils empruntent à Babylone une partie de leurs mythes (Babel, le déluge, etc). Vers 520, ils sont délivrés... par les Perses. Voilà la première rencontre entre Mithra et les Juifs. Il est probable que, jusqu'à la conquête romaine, les contacts furent fréquents et amicaux. D'ailleurs, les Juifs considéraient Zoroastre à l'égal d'Ezechiel et d'Isaïe.

Au moment même où Mithra pénètre dans Rome, des communautés juives un peu particulières se forment en Palestine : les Esséniens. Bien que recherchant la pureté du Judaïsme des origines, ces Esséniens pratiquent des rites fortement influencés par l'Iran. Et de cela, nous sommes sûrs, car nous possédons, avec les Manuscrits de la Mer Morte, des documents esséniens qui parlent du Dieu de Lumière et du Prince des Ténèbres, bref, du dualisme, qui appartient spécifiquement aux religions iraniennes. Selon plusieurs auteurs, Jésus aurait appartenu à cette communauté, ou l'aurait fréquentée. Rien d'étonnant alors qu'il ait laissé à ses disciples un rituel inspiré à la fois du Judaïsme et du Mithraïsme, qu'il ait mêlé le messianisme juif et le sauveur de l'humanité iranien. La Cène devient alors une cérémonie effectivement d'origine perse effectivement mithraïste, où le pain et le vin sont consommés en lieu et place du corps et du sang du Sacrifié. Zoroastre, 600 ans av. J.C. dit: " Celui qui ne mangera point mon corps et ne boira point mon sang de façon à se confondre avec moi et moi avec lui n'aura point le salut. " Et Jésus: " Celui qui mange mon corps et boit mon sang aura la vie éternelle" D'ailleurs, lorsqu'il fut assassiné dans son temple, Zoroastre s'écria : " Puisse Ahura-Mazda vous pardonner comme je le fais ". Peut-on imaginer mort plus

christique ? Les bergers qui assistent à la naissance de Jésus sont donc bien les bergers de Mithra, et rappelons que les Rois-Mages sont des prêtres de Zoroastre et de Mithra.

En détruisant le Mithraïsme, les Chrétiens ont donc détruit une partie de leur propre religion. Mithraïsme et Christianisme étaient à la fois concurrents et complémentaires. Après le triomphe du Christianisme, le Mithraïsme, les Gnoses et les religions à mystères survécurent de manière cachée, on ne sait trop comment, (par transmission initiatique, ou peut être, à l'intérieur d'un inconscient collectif), et à travers

le Manichéisme et le Bogomilisme, parvinrent au Moyen-Age, où la Maçonnerie, mais aussi les Templiers et les Cathares, en recueillirent l'héritage. Rappelons les paroles de l'historien Ernest Renan : " Si le Christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaste ". Tout au plus, peut-on imaginer ce qui serait arrivé si le Mithraïsme, triomphant et tolérant, avait, non pas détruit son rival, mais s'était identifié à lui, à la manière romaine. Une civilisation Christo-Mithraïste eut peut être apporté au monde Paix, Bonheur, Amour et Harmonie.

JEAN-LUC AUBARBIER

1198, LORSQUE LA NIEVRE FAILLIT ETRE CATHARE

Nous portons à la connaissance de nos lecteurs une partie de l'intervention présentée par un auditeur à l'issue d'une conférence présentée à Vézelay le 11 juillet dernier. Nous regrettons de ne pouvoir présenter en sa totalité le texte dont nous ne pouvons donner que quelques extraits historiques qui intéresseront certainement tous ceux qui se penchent sur le Catharisme? (note de la direction).

On a trop souvent tendance à ne voir le développement du Catharisme, qu'en Languedoc alors que ce courant de pensée était apparu aussi en Bourgogne et en Champagne. Une première vague de persécution s'est attestée dès le début du 11^{ème} siècle à

Orléans où en 1022 s'allume un bûcher destiné à la crémation de ceux que l'on qualifie d'"hérétiques". La doctrine cathare s'était propagée à travers la Champagne, où elle avait été apportée par un nommé Leutard de vertus à proximité de Chalons-sur-Marne.

Leutard n'eut pas qu'une action religieuse : il se fit aussi le champion de l'abolition de la dîme et des droits seigneuriaux; c'est ce qui le perdit. Poursuivi pour ses doctrines humanitaires il se jeta dans un puits, choisissant cette mort pour éviter la torture. Ce puits fut dès lors appelé le Puits d'Enfer, situé près de l'église Saint Martin de Vertus. La première communauté cathare se constitua dans la bourgade de Bergères-les Vertus, entre Vertus et Fère-Champenoise, sur la montagne du Mont-Aimé. Elle se maintint ignorée de l'Eglise vaticane pendant plus d'un siècle. D'après Albéric des trois Fontaines, le manichéen Fortunat, venu d'Afrique aurait pris la direction de cette communauté qui aurait existé de 1042 à 1239. Puis vint siéger un tribunal ecclésiastique où Robert le Bougre, farouche inquisiteur, sévit contre les Cathares et il fut le responsable du massacre de la Charité et du bûcher du Mont Aimé sur lequel périrent brûlés vifs en 1239 183 hommes et femmes selon Albéric des trois Fontaines, chiffre confirmé par Etienne de Belleville, témoin oculaire. Un autre témoin oculaire, Philippe Mousket donne le chiffre de 187 brûlés vifs en présence de nombreux barons de Champagne, de l'Archevêque de Reims et de 16 évêques. Le Mont-Aimé est donné par l'Abbé Mathieu chercheur contemporain comme le centre cathare au nord de la France et le lieu saint du Catharisme hors des états des Comtes de Toulouse. En 1154, Hugues de Saint-Pierre faisant appel

aux habitants soucieux de s'affranchir de la tyrannie des évêques, fonda une communauté cathare dans la région de Vézelay qui faisait partie du Comté de Nevers. En 1167 les 9 membres responsables de la communauté furent accusés d'hérésie, arrêtés, emprisonnés pendant 60 jours par Guillaume de Melle abbé de Vézelay. Deux d'entre eux considérés comme moins coupables furent soumis à une ordalie par l'eau : l'un d'eux qui s'était tiré de ce "jugement de Dieu" fut lapidé par la foule. Les 7 autres membres de la communauté furent brûlés vifs dans la vallée d'Asquine en présence d'une foule immense venue assister à cette crémation pour obtenir des jours d'indulgence. En 1198, à la Charité l'Evêque d'Auxerre Hugues de Noyers découvrait un "foyer d'hérésie" que le doyen du chapitre de Nevers protégeait. En 1199 le chef de la communauté cathare fut brûlé à son tour mais les progrès du catharisme dans la région étaient tels que Innocent III envoya dans le Nivernais un légat chargé d'enquêter sur le développement du catharisme dans la région. En 1207 les cathares de la charité s'attiraient encore les foudres de l'évêque d'Auxerre et même celles de l'évêque de Troyes. Ils furent condamnés par défaut par l'archevêque de Sens puis finalement absous par un nouveau légat du pape. Pierre de Capom à qui ils avaient fait appel. L'affaire fut portée devant le pape, Innocent III, Hugues des Noyers, l'évêque d'Auxerre tenant le rôle d'accu-

sateur. Le pape institua un tribunal spécial, mais s'impatienta devant la procédure tortueuse que l'évêque d'Auxerre mettait en œuvre. Certains des accusés furent acquittés, d'autres furent brûlés (2^{me} bûcher de La Charité), d'autres purent s'enfuir vers l'Occitanie.

En 1233 l'évêque d'Auxerre obtint du pape l'intervention de Robert le Bougre pour exterminer les Cathares de La Charité (3^{me} bûcher). Combien furent brûlés ? La recherche sur ce point reste ouverte.

La découverte en 1198 du foyer cathare de La Charité avec des ramifications au sein même de l'évêché de Nevers, aboutit en 1201 à l'arrestation d'un chevalier, Evrard de Chateaufort, un disciple de Terric qui avait brûlé en 1199. Evrard de Chateaufort fut brûlé vif à Nevers tandis que son neveu le doyen du Chapitre de Nevers Guillaume de Chateaufort fuyait et se réfugiait à Narbonne. Il y devint un des principaux chefs de l'église cathare sous le nom de Théodoric se faisant aussi appeler Thierry, vers la fin de la Croisade, pour échapper aux inquisiteurs. Avant sa fuite dans le midi, en mai 1199 Guillaume de Chateaufort avait été accusé d'hérésie par l'évêque d'Auxerre. Il comparut devant une assemblée de prélats qui le condamna à la privation de son office à l'évêché de Nevers et ainsi de ses revenus. La sentence fut atténuée par Innocent III de façon à ne pas ébruiter l'affaire et à ne pas réduire Guillaume à la mendicité. Le

pays Nivernais a eu en Guillaume son héros cathare, car l'ancien doyen de Nevers était un excellent orateur qui savait enflammer les foules. Il sillonna l'Occitanie participant aux joutes oratoires contradictoires avec les prédicateurs de l'église romaine. A Servian, près de Béziers, il affronta Saint-Dominique; il se fixa d'ailleurs à Servian le 20 juillet 1209, avant d'investir Béziers. Arnaud Amaury attaqua Servian et il rentra dans la ville désertée par ses habitants. Le seigneur du lieu, Etienne de Servian se rendit en se confessant d'avoir manqué à la foi catholique et à la Sainte Eglise, d'avoir hébergé dans ses châteaux Théodoric, Beaudoin et Bernard de Simorre: "je les ai protégés entretenus, je leur ai permis d'ouvrir des écoles d'hérésie de prêcher et de discuter en public... Je renie les hérétiques, leurs croyants, recéleurs, défenseurs et fauteurs". On perd la trace de Guillaume de Chateaufort et on se sait pas ce qu'il devint par la suite.

Une controverse s'est engagée à propos du "Livre de Durand" rédigé vers 1206-1207. Ce livre, traité cathare occitan, parle du "ciel nouveau" et de la "terre nouvelle", il s'exprime sur le Catharisme tel que celui-ci se professait à l'époque en Occitanie et il était destiné aux prédicateurs cathares. Quel en est l'auteur ? Guillaume de Chateaufort, le chanoine de Nevers, Barthélémy de Carcassonne ? Guillaubert de Castres ? Benoit de Termes ?

Diverses hypothèses toutes prudentes ont été émises à ce propos.

Dans l'Yonne peu d'activité des Cathares en raison de la présence de Hugues de Noyers. A Noyers-sur-Serein dans la région de Tonnerre existait un centre très actif de tisserands. Les Cathares se regroupaient souvent dans le métier de tisserand. En 1200 à Troyes 8

Cathares (5 hommes et 3 femmes) sont jetés au bûcher par le peuple après exhortation du clergé. Et c'est par une lettre d'un moine de Fleury-sur/Loire que l'on eut connaissance du bûcher d'Orléans en 1022. Le Catharisme avait bien existé et s'était développé largement en pays Nivernais.

LA PROVENCE ET LE COMTAT VENAISSIN A L'HEURE TOULOUSAINE

(IV^{ème} PARTIE)

En dépit des exhortations du cardinal-légat de Saint-Ange, et des lettres de sauvegarde du roi lui-même, pour les personnes et pour leurs biens, les avignonnais persistent fièrement dans leur résolution et refusent même de livrer les vivres que les croisés avaient déjà fait acheter. Les Provençaux vont jusqu'à défier la puissante armée en attaquant et en tuant quelques ribauds isolés. Le roi humilié, somme une dernière fois la ville d'ouvrir ses portes. Devant un

nouveau refus catégorique, il fait mettre le siège devant Avignon. Les affrontements furent meurtriers des deux côtés. On estime à plus de deux mille la perte des croisés. Malgré une résistance opiniâtre, Avignon capitule le 12 septembre 1226, après trois mois de siège. Pour surveiller l'insoumise ville, le roi fait bâtir sur l'autre rive du Rhône, la forteresse de Villeneuve. Louis VIII passe ensuite en Languedoc pour s'attaquer à Toulouse, lorsqu'il meurt le 8 novembre 1226.

Ne tenant point compte des dommages et des pertes subies par les avignonnais, le féroce cardinal de Saint-Ange leur impose, depuis Paris, le 6 janvier 1227, des mesures répressives extrêmement sévères :

-que les habitants ne donneront aucun secours à Raymond VII, à Roger-Bernard, comte de Foix ni à aucun de leurs alliés;

-qu'ils aideront le roi de France et ses partisans qui soutiennent la foi;

-qu'ils défendront les terres que l'Eglise tient au-delà du Rhône, c'est-à-dire le Comtat Venaissin;

-qu'ils refuseront toute retraite et tout secours aux hérétiques;

-qu'ils restitueront à l'église d'Avignon et à son pasteur leur biens et droits et qu'ils n'éliront aucun podestat, consul ou recteur sans consentement de l'évêque;

-que les clercs seront soustraits à la juridiction et aux tailles municipales;

-que les péages établis par l'empereur ou le roi seront supprimés;

-que les avignonnais observeront la paix;

-qu'ils indemniseront l'église d'Avignon avec 1000 marcs d'argent;

-que les murailles seront rasées, que les fossés seront comblés pour cinq ans;

-que 300 maisons fortes de la ville avec leurs tours, seront détruites;

-que les avignonnais enverront et entretiendront un an durant 30 soldats en Terre Sainte; qu'ils donneront 6000 marcs d'argent pour la croisade;

-que les alliés des croisés, dont le comte Raymond-Béranger V de Provence, ne seront pas inquiétés;

-que l'artillerie, machines de guerre et balistes, seront livrées au roi de France;

-que les otages seront indemnisés;

-que les catholiques fidèles seront exemptés de leur participation aux 6000 marcs de contribution et que leurs maisons ne seront pas détruites;

-que les avignonnais paieront toute la dîme dont un tiers servira à l'entretien d'un professeur de théologie et dont le reste ira à l'Eglise.

Les termes de cette capitulation furent entièrement exécutés. A la mort de Louis VIII, Raymond VII tente d'exploiter la situation pour reconquérir ses états, mais le traité de Paris ou de Meaux, du 12 avril 1229, lui est imposé, met fin à ses espérances. Il faut voir dans ce traité non seulement le rattachement des états du comte de Toulouse à la couronne de France, qui se cristallise en 1271, mais également la codification des prescriptions pour la répression des hérétiques et des cathares, base essentielle de la procédure inquisitoriale. Par le traité de Paris, Raymond VII perd, au profit du

roi de France Louis IX (Saint-Louis), Nîmes, Uzès, Narbonne, Béziers... Il ne conserve seulement en usufruit que le comté de Toulouse et ses annexes. Malgré ses vives protestations le Comtat Venaissin lui est enlevé au profit de l'Eglise romaine. Les chances d'une éventuelle constitution d'un état fédéré du Sud avec le Languedoc, la Provence, l'Aragon, la Catalogne ... sont irrémédiablement anéanties. En effet, une clause essentielle du traité, stipule que Jeanne, enfant unique du comte Raymond VII, épousera le frère du roi de France, Alphonse de Poitiers. Jeanne est instituée seule légataire universelle même si des enfants mâles naissent au comte par la suite. En outre, si Alphonse et Jeanne, qui sont du même âge meurent sans héritiers directs, ce qui d'ailleurs fut le cas, le Toulousain reviendra à la couronne de France. Jeanne de Toulouse, petite fille de neuf ans, est arrachée à ses parents pour vivre à la cour sous la férule de sa future belle-mère, la régente Blanche de Castille. Le mariage fut consommé huit ans après.

Les villes de Marseille, Arles et Nice qui s'étaient érigées en république, refusent énergiquement l'obéissance à leur seigneur Raymond Beranger V, comte de Provence. Le 9 novembre 1229, en dépit de l'importante assistance des Génois, Béranger V réduit Nice avant de s'attaquer à

Marseille. Les chefs de la grande ville phocéenne demandent l'aide du comte de Toulouse. Devant la coalition des troupes de la maison de Sabran et celles de Raymond VII, le comte Raymond Béranger, en situation d'infériorité, se retire. Raymond VII est victorieusement acclamé par les marseillais qui, en reconnaissance lui donnent en viager la ville basse appelée vicomtale (1). Touché par toutes ces manifestations de fidélité et de sympathie, le comte promet de continuer à les protéger. Après avoir fait lever le siège de Marseille, le comte de Toulouse se ligue avec la ville de Tarascon et poursuit de ses attaques le comte de Provence Raymond Béranger V. Par crainte d'une extension du conflit en Provence susceptible de s'étendre au Comtat Venaissin tout entier, le pape Grégoire IX demande à l'empereur Frédéric II d'intervenir. Ce dernier soucieux de sauvegarder ses droits de suzerain sur la Provence et de prêter son concours au pape, envoie un ordre daté du 19 juin 1233 aux habitants de Marseille. La trêve est conclue entre les comtes de Toulouse, de Forcalquier, les princes de Baux, les villes de Marseille, d'Arles et de Tarascon. Le 15 décembre 1233, le podestat d'Avignon condamne le comte de Toulouse coupable de ne pas avoir observé la trêve, à restituer tout ce qu'il avait pris et à réparer les dommages causés par

ses troupes après la signature de la paix avec Raymond Béranger V. Bien qu'absorbé par son conflit avec le comte de Provence, Raymond VII reste toujours préoccupé de récupérer le Comtat Venaissin. L'empereur Frédéric II hostile à l'autorité croissante de l'Eglise sur son fief du Comtat Venaissin, intervient auprès du pape pour sa restitution à son vassal, le comte de Toulouse. D'autre part, afin d'éviter tout conflit ultérieur avec le Saint Siège, aux ambitions inavouées, Louis IX et la reine mère Blanche de Castille, intercèdent également auprès de Grégoire IX en faveur de Raymond VII. Manoeuvre politique? Certes, l'état du Comtat Venaissin devant tôt ou tard échoir par héritage, au frère du roi héritier par alliance forcée avec Jeanne de Toulouse. En cas de disparition de ces derniers, le Comtat Venaissin passerait ipso facto à la couronne de France. La restitution de cet état par le pape, au comte de Toulouse sauvegarderait contre l'Eglise, les droits de Jeanne et d'Alphonse de Poitiers.

Par sa lettre du 4 mars 1232 (2), le pape leur répond qu'il prenait Dieu à témoin qu'il n'avait gardé jusqu'alors ces terres que pour affermir la foi catholique et nullement pour se les approprier, qu'il n'avait pas cherché ses intérêts mais l'avancement de la religion et de la paix (3).

"C'est pourquoi, ajoute-t-il, quoique nous aimions sincèrement le comte comme un fils particulier du Saint-Siège, et que nous souhaitons son avantage s'il n'y met lui même obstacle, ayant pour lui une affection paternelle, il convient cependant de ne rien déterminer dans une affaire de cette importance, sans avoir bien examiné toutes choses, et, comme nous ne sommes pas bien informés de ce qui est le plus expédient dans cette affaire, nous ordonnons à l'évêque de Tournai, légat du Saint-Siège, d'assembler les archevêques, les évêques, les abbés et les autres prélats de sa légation, et, après en avoir délibéré avec eux, de nous envoyer leur avis, afin que nous procédions ensuite, comme il conviendra, en sorte que nous tâchions de satisfaire à Dieu et aux hommes et à tout ce qui pourra vous être le plus agréable."

Grégoire IX écrit à peu près la même chose au comte de Toulouse. Peu après, l'évêque de Tournai répond au pape que Raymond VII ne le secondait pas dans la poursuite des cathares et que plusieurs personnes étaient même retombées dans l'hérésie après avoir abjuré. En l'automne de 1233, l'évêque de Tournai se rend à Melun et accuse, le comte de Toulouse, au cours d'une assemblée présidée par le roi, de ne pas respecter le traité de

Paris. Le pape nomme un nouveau légat, Jean de Bourmin, archevêque de Vienne. Le pape écrit ensuite au comte de Toulouse qui sollicitait vivement par ses lettres et par ses ambassadeurs la restitution du Comtat Venaissin.

La correspondance du pape précise qu'il souhaiterait fort pouvoir lui accorder sa demande, mais que des prétentions de certains sur ce pays existaient et voulant rendre à chacun ce qui lui était dû, il ne pouvait, pour le présent, lui donner une réponse positive.

La réponse du pape est des plus surprenante, mais il n'est pas de notre propos de découvrir ceux pouvant avoir des prétentions sur le Comtat.

Pendant quelques temps le comte de Toulouse fait preuve d'une conduite irréprochable envers le pape et le roi.

Il va jusqu'à remettre la décision du conflit qui l'oppose au comte de Provence entre les mains du roi et de la reine mère.

La situation restant inchangée et devenant insupportable, la conduite de Raymond VII change brutalement.

Il arrête de poursuivre les cathares (il n'a d'ailleurs jamais été très énergique à ce sujet) et continue de garder le titre de marquis de Provence ainsi que celui de comte du Venaissin.

Parallèlement aux officiers

royaux chargés de l'administration et de la justice au nom du Saint Siège, Raymond VII institue Barral de Baux Sénéchal.

Le 14 août 1233, le comte de Toulouse confirme les franchises et les libertés accordées par son sénéchal aux habitants d'Avignon.

En 1234, il établit un autre sénéchal en Comtat Venaissin, Massip de Tolosa (de Toulouse).

Par les demandes pressantes et répétées de Raymond VII à Saint Louis, frère de son futur gendre, pour obtenir la restitution du Comtat, le roi intervient, une fois de plus, favorablement auprès du pape, en précisant que son frère, Alphonse de Poitiers allait épouser Jeanne de Toulouse le 13 mars 1234 et qu'il ne voulait plus assurer la garde du pays.

Le 16 février 1235, le pape Grégoire IX charge son chapelain Pierre de Colomieu de retirer les officiers du roi et de convoquer une assemblée de prélats.

Après avoir pris les avis du légat, Pierre de Colomieu, il remet la garde du Comtat Venaissin à Jean de Baux, archevêque d'Arles et à Guillaume de Beroardi, évêque de Carpentras.

La garde du château de Mornas est confiée à Guillaume de Porta et celle du château d'Oppède à l'évêque de Cavaillon.

Le Comtat Venaissin reste donc toujours entre les mains de l'Eglise Romaine, administré par les évêques-recteurs Jean de Baux et Guillaume Beroardi.

L'empereur Frédéric II réagit énergiquement devant cette main mise par l'Eglise sur le Comtat Venaissin, fief de son protégé et vassal comte de Toulouse.

L'empereur Frédéric II avait accordé à Raymond VII, en septembre 1234, le Comtat Venaissin à perpétuité et le 31 mars 1235, il lui donne pour vassaux les seigneurs de l'Isle (sur la Sorgue), de Carpentras, d'Entraigues, de Caderousse, d'Entre chaux, de Pierrelatte et de Méthamis.

Il l'encourage en outre à récupérer ses biens par la force. L'agent impérial (Taurellus) Taurello de Strata, fraîchement brouillé avec le pape, est placé à la tête des troupes impériales immédiatement rejoint par celles de Raymond VII sous les ordres de Barral de Baux son sénéchal.

Les troupes coalisées s'emparent rapidement du Comtat Venaissin dont les recteurs et le légat n'avaient que les foudres de l'Eglise à leur opposer et une sentence d'excommunication. Le comte de Provence Raymond Beranger V intervient. La guerre entre le comte de Toulouse et celui de Provence est rallumée. Saint Louis qui avait épousé Marguerite de Provence,

filie de Béranger V, se trouve dans une situation embarrassante pour faire certes cesser la guerre, mais aussi pour réconcilier l'un qui était son beau-père et l'autre celui de son frère Alphonse de Poitiers.

Le 9 mai 1236, une nouvelle trêve est convenue entre les deux Raymond.

Dès 1236, Raymond VII redevient le maître du Comtat Venaissin en dépit de son excommunication. Le pape Grégoire IX est placé devant le fait accompli.

(à suivre)

CHARLES GALIANA

" Miettes Philosophiques en marge du poème de René Char "

"Les hommes d'aujourd'hui veulent que le poème soit à l'image de leur vie faite de si peu d'égards, de si peu d'espace et brûlée d'intolérance.

Parce qu'il ne leur est plus loisible d'agir suprêmement, dans cette préoccupation fatale de se détruire par son semblable, parce que leur inerte richesse les freine et les enchaîne, les hommes d'aujourd'hui, l'instinct affaibli, perdent, tout en se gardant vivants, jusqu'à la poussière de leur nom.

Né de l'appel du devenir et de l'angoisse de la rétention le poème, s'élevant de son puits de boue et d'étoiles, témoignera presque silencieusement, qu'il n'était rien en lui qui n'existe vraiment ailleurs, dans ce rebelle et solitaire monde des contradictions."

"COMMENT VIVRE SANS INCONNU DEVANT SOI" ?

Pourquoi cette exigence vitale du rapport à l'inconnu ?

L'inconnu est absolument autre. Il ne relève d'aucune procédure de connaissance ... Chaque fois qu'on tente de le saisir, c'est un coup d'épée dans l'eau. L'inconnu se dérobe toujours. Il n'est pas là "jeté devant", objectif comme un lézard sur la pierre chaude. L'inconnu est hors de portée aussi bien dans le monde qu'en nous même. Il n'est ni objet, ni sujet ... voilà pourquoi il est ce qui inquiète le

plus.

Il y a deux manières de rater la pensée de l'inconnu.

On peut ne pas le prendre au sérieux. Soyez rassuré, ce qui est inconnu aujourd'hui demain sera connu. Bref, l'inconnu se réduit au "pas encore connu". Naïve coquetterie d'un voile qui demain sera levé. Il suffisait d'une méthode, de patience, de "bon sens" ... et pourquoi pas de philosophie ? L'inconnu n'est que l'aveu d'une jeunesse de la science. Paix, mes brebis, le savoir progresse et tout se clarifie ! Il suffit d'y croire.

On peut aussi au contraire, par

quelque grave et vertigineux regard, poser l'insondable de l'inconnu. Le voici désormais noir comme l'obsidienne et tout aussi impénétrable. L'inconnu, en tant que tel c'est l'absolument inconnaissable. Aucun accès possible, ni porte, ni fenêtre,. Pure transcendence comme le "deus absconditus" de la théologie négative. Il se refuse absolument à l'homme, au connaître et à l'expression. Le mystique rêve-t-il d'autre chose que de cette fusion à l'inconnu qui le ravit et dans lequel il s'abîme ? La légende raconte que le philosophe Empedocle d'Agrigente, désireux de joindre Zeus en sa demeure, grimpa sur le versant de l'Etna et se jeta dans la braise du volcan. Le saut dans l'inconnu serait donc la faillite de la vie. Il faut toujours payer le prix des choses. Tout accès à l'inconnu serait péril suprême de la vie.

On imagine un retrait prudent sur la pointe des pieds, laissons cela, c'est trop risqué. Contentons nous de vivre dans l'aimable et le familier. Les bavardages et les besognes quotidiennes suffisent. A chaque jour suffit sa peine, voici l'homme d'aujourd'hui.

Parlons-en ! S'il veut la poésie. Elle doit n'être qu'image, reflet de ce qui est la joie, la peine et tous les sentiments qui voguent à hue et à dia au gré des vents, tout au plus lui accorde-t-on quelque vernis d'élégance.

Mon dieu, que ces choses là sont bien dites !

Et voilà pourquoi votre fille est muette ... vivre avec son temps, être de sa génération à la pointe de l'ici et du maintenant, à l'affût de l'événement. Voici la première illusion crasse ! Le réel est l'immédiat auquel nous collons, agrippés au radeau de la Méduse de l'information journalistique, du dernier cri de la mode. Au jour le jour, minute après minute, le coeur battant brise un instant les idoles de la veille.

Certes, nous sommes dans l'événement mais il convient de le penser. Il y a un texte célèbre d'Emmanuel Kant, intitulé "Was ist Aufklärung ?" - qu'est-ce que cela, les lumières ? - effort d'un philosophe pour saisir ce qui au XVIII^{me} siècle modifie fondamentalement l'orientation de la pensée. La révolution n'est faite ni pour les corps, ni pour les esprits vengeurs. La formule du philosophe, par sa sérénité ouvre d'autres espaces.

"Les lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité à se servir de son entendement sans la conduite d'un autre."

A chacun désormais la responsabilité de la pensée. Or, nous devons apprendre ce qu'est la pensée. En elle

nous sommes livrés à l'inconnu. Nous risquons des surprises. Si la porte est ouverte, l'étranger peut venir. "L'homme d'aujourd'hui" pourra-t-il tolérer ce qui vient d'ailleurs ? S'intéresser signifie être parmi les choses. Il faut déjà beaucoup d'égards, une disposition qui est vertu, force d'âme. Le faible ne peut tolérer l'ailleurs et la contrariété, il est ombrageux et violent comme un chien apeuré. Avoir des égards n'est simple formule de politesse, cela signifie être attentif à "autre chose" que soi. Nul doute que l'intelligence va de pair avec la générosité. Seul le mesquin imagine que le généreux est celui qui donne, pauvre Pharisien ! c'est bien plutôt celui qui accepte de recevoir. L'ouverture du cœur est générosité. Peut-elle se distinguer d'une ouverture d'esprit ?

Il y a plusieurs manières d'éviter l'inconnu devant soi. L'histoire des hommes oscille de la guerre à la paix. La guerre est l'occasion de l'agir suprême. En elle l'action s'exacerbe. Les valeurs idéologiques aussi avec leur cortège de martyrs et de héros. Chaque nation se conforte en sa juste cause. Il n'y a rien à savoir de l'autre: l'ennemi. La guerre est l'historique refus de l'inconnu, de l'étranger dont l'étrangeté même est devenue menace absolue. Quel est donc cet homme qui ne se découvre soi-même, conforté en

sa puissance, que dans un fratricide ?

Hegel est le philosophe qui porte à la clarté de la pensée les impasses et illusions de l'agressivité. La destruction de l'autre, vaincu et désormais esclave, empêche définitivement la réalisation du désir du maître: être reconnu homme libre par une autre conscience tout aussi libre.

Après la guerre, la paix. Enfin la reconstruction sur les cendres encore fumantes, l'euphorie du bien-être par la production des richesses. Dans le berceau du baby boom s'accumulent les cadeaux et les promesses d'une belle vie.

L'homme d'aujourd'hui attaché à ses biens matériels, s'empâte dans l'avoir, et tous ses avantages, privilèges. Nous assistons à une contamination de l'être par l'avoir. Désormais, l'homme vaut, stricto sensu, son pesant d'or. Celui qui n'a rien n'est rien, voici la course au trésor, au profit. Il faut un instinct de survie pour s'arracher à ce piège. L'homme peut s'encrasser par la richesse, s'enchaîner. Son nom a volé en éclat, il n'est plus lui-même, simple jouisseur déambulant attentif aux fluctuations de la bourse. Le voici devenu facteur économique, efficace et compétent. Il n'a que faire de l'âme, de la poésie ou la philosophie. Serait-il un mort vivant ? On imagine le regard triste du jeune homme riche incapable

de conversion.

Nous voilà donc cloués au pilori, attachés à tous nos biens: les richesses, le corps, l'apparaître, le désir et ses ambitions "légitimes", apeurés désormais à l'idée qu'il faille affronter l'inconnu. Quoi de plus équivoque que le fameux "Carpe diem". L'invitation à la cueillaison du jour est-elle celle d'une impatiente et fugace jeunesse ou bien celle d'une illumination soudaine, par laquelle l'homme plein d'égards prend la mesure du bonheur qui vient d'ailleurs ?

Bien sûr, avec le temps, nous sommes plongés dans le plus grand mystère. L'avouer c'est penser l'inconnu en tant que tel. St Augustin nous fait part de son étonnement:

"Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais, mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus ..." (Confessions -Livre XI, Chapitre XV).

Un mystère n'est pas une énigme à résoudre, un problème, que la solution prochaine viendra effacer. Le poète et le philosophe sont foncièrement les arpenteurs du mystère.

L'approche du mystère n'est pas aisée. Déjà les cérémonies anciennes d'Orphée et d'Eleusis promettaient

une initiation semée d'embûches. Il faut vivre avec le mystère ... facile à dire; l'enfant a peur de la nuit et l'homme de la mort.

C'est trop peu dire; car la peur connaît l'objet de ses craintes. Pourvu qu'une tuile ne nous tombe pas sur la tête ! Prudence, avec l'efficace logique du gastéropode, l'homme se recroqueville dans sa coquille. Illusion et faiblesse de celui qui refuse de voir l'inconnu devant soi. Sa vie aussi étroite qu'une chaussette pourrait bien être celle d'un imbécile heureux. Le terrible diagnostic nous est présenté par le pasteur danois Soren Kierkegaard : voilà ce qu'il dit de l'homme sans angoisse.

"C'est dans cette ignorance que l'homme est le moins conscient d'être esprit. Mais justement, cette inconscience, c'est le désespoir, que ce soit d'ailleurs une extinction de tout l'esprit, une simple vie végétative ou bien une vie multipliée dans le dessous. Cependant reste du désespoir, ici comme la phtisie, c'est quand le désespéré va le mieux ou se croit au mieux et que sa santé peut être vous semble florissante, que le mal est le pire". ("Traité du désespoir" - Gallimard - P. 113).

Celui qui refuse l'inconnu devant soi est-il encore vivant ?

On connaît l'histoire de Diogène,

ce philosophe cynique, qui devient la risée de ses congénères lorsqu'ils le voient arpenter la place publique, en plein jour, une lampe à huile allumée, à la main. Lorsqu'ils le questionnent sur l'objet de ses recherches, celui-ci répond qu'il cherche l'homme. Diogène est celui qui nous dit que là même où tout paraît clair, sans problème, il y a de l'obscurité, de l'inconnu. Non seulement il y a de l'inconnu là où tout paraît dans l'inconscience et la naïveté, évident certain, mais encore nous allons vers lui. Il est ici question du devenir et de ce que le poème prend en charge.

Rien moins que la situation où nous sommes "un puits de boue et d'étoiles" et de là que pouvons nous espérer ? Entre ciel et terre, nous courons le risque de patauger comme les grenouilles, perdre notre âme, mais l'eau du puits est miroir d'un ciel constellé ! Nous sommes des êtres du devenir et du passé.

"Nous avons été enfant avant que d'être homme", nous rappelle Descartes. Dans cet imaginaire se nourrissent bien d'illusions et d'inquiétudes. Chacun a quelque compte à régler avec l'intime rétention en lui du passé. Derrière nous, de sombres châteaux où naissent des fantômes et l'énigmatique gestation de nos désirs. Devant nous, "l'appel du devenir".

Nous sommes bien tournés vers l'ailleurs, comme on dit "l'appel de la forêt" ou "l'appel du large" ...

La vie humaine est toute lacérée de ces déchirements entre passé et avenir. Les désespoirs n'y sont que la mesure exacte de nos espoirs. Nous voilà contraints de penser.

Platon dit superbement que la pensée est : "Un dialogue intérieur de l'âme avec elle-même à propos des choses qui la préoccupent".

Autant dire que la poésie comme la philosophie sont affaire de finesse et d'exactitude. Qu'on se rapporte à l'entretien de Socrate avec la jeune Phèdre, qu'il n'hésite pas à appeler "mon amour", "mon enfant", et "mauvais sujet"... Dans la chaleur torride de l'été, voilà le maître qui invite le disciple à rafraîchir leur entretien sous les platanes d'ilissos.

"Par Hera, quel charmant asile ! ce platane est d'une largeur et d'une hauteur étonnantes ...".

Et quel est donc l'aveu amusé de Socrate au disciple ?

Etrange prétention que de vouloir régir le monde alors que l'on ne se connaît pas soi même et que l'on a tant de peine à régler sa propre vie !

- "Au moment où j'allais passer la rivière, mon bon ami, j'ai senti le signal divin qui m'est familier ..."

De quoi peut être fait l'appel du

devenir ?

- "La vue de la beauté terrestre réveille le souvenir de la beauté véritable..."

Le monde dans lequel nous sommes, et l'immense circulation des corps dans l'espace et le temps pourraient bien n'être qu'une image qui renvoie à ce qu'elle cache. Dès lors l'inconnu est plus indiqué que révélé.

C'est le propre de la poésie que de se rapporter à l'inconnu sans le dévoiler, d'où son air mystérieux. Hegel dit joliment que la poésie "sort voilée comme les Egyptiennes".

Dans la pensée et dans la vie, il s'agit toujours d'autre chose. Nous

rêvons d'être selon nos coeurs et de mondes fabuleux qui soient l'écho de ce que nous sommes. Le plus proche et le plus lointain; "l'inconnu toujours devant soi". Le mystère oblige à l'errance, qui est le prix de l'aventure. Il nous arrive de désespérer de notre ignorance et de l'inconnu toujours en retrait. Pour cette vie mortelle, René Char offre ce viatique:

"Un être qui ignore est un être infini. Susceptible en intervenant de changer notre angoisse et notre fardeau en aurore artérielle. "

B. ORCAJADA



" Illusions "

de Richard Bach

Les mots ont envahi notre espace, se bousculant dans des livres sans âme pour lecteur consommateur, passif-oisif. Mots faux, mots nuls, mots vides, mots seuls, mots secs. Mots cumulés-arrangés pour les besoins d'histoires banales, usées, éculées.

Comme la nourriture aide à constituer le futur physique d'un enfant, certaines lectures, pour peu qu'on y prenne garde, aident l'esprit à grandir, à avancer. Les mots peuvent être magiques s'ils sont ordonnés selon une architecture invisible, qui vient prendre place en nous.

A une époque où on éparpille les mots comme des matières premières inépuisables, pour les retrouver morts de toute sève, dans des livres oubliés sitôt publiés, il est rafraîchissant de rencontrer un auteur comme Richard Bach. Ce nom ne rappelle rien au premier abord mais son goéland Jonathan a promené sur ses

ails des millions de personnes. Le film, le livre, si étranges, si beaux, m'ont donné envie de connaître les autres écrits de R. Bach. C'est ainsi que j'ai découvert "Un pont sur l'infini" et "Illusions".

"Illusions" ou le sous titre "Le Messie Récalcitrant" raconte la rencontre de l'auteur avec un Messie. Un petit Messie qui a abandonné le "métier" car il ne supportait plus les foules.

Richard Bach rencontre ce Messie Don Shimoda alors qu'il sillonne les Etats-Unis en avion en proposant des balades dans les airs moyennant finances. De cette rencontre va naître une grande amitié mais aussi toute une remise en cause du monde dans lequel l'auteur vit. Shimoda va faire passer à R. Bach un examen pour être Maître. Loin d'être ennuyeuses les leçons découlent d'aventures cocasses.

Les épreuves sont variées mais la première leçon c'est d'apprendre que notre monde est illusion. Dès que l'on assimile cela, les "miracles" du Messie sont aussi explicables que les tours de prestidigitations. Les réponses aux questions que nous posons sont en nous. Les maximes du Guide du Messie cultivent le paradoxe : "Il n'est jamais problème qui n'ait un cadeau pour toi entre ses mains. Tu cherches des problèmes parce que tu as besoin de leurs cadeaux". Le Messie dérange aussi les idées reçues, mais n'est-ce pas le rôle d'un Messie ?

Le livre ressemble à un conte où

l'on peut apprendre à faire disparaître les nuages, traverser les murs, nager dans de la terre. Sur un ton humoristique mais toujours très sensible, ce livre a éveillé en moi la résonance de quelque chose que je connais mais que j'ai oublié. Comme une musique dont quelques notes reviennent sans pouvoir lui donner un titre.

J'ai beaucoup aimé ce livre et je le relis souvent pour ne pas oublier... ce que j'ai oublié dans les limbes à ma naissance.

ELISABETH ASTRUC

Richard Bach " Illusions "
J'ai Lu n° 2111

Apprendre c'est découvrir ce que tu sais déjà
Faire c'est démontrer que tu le sais
Enseigner c'est rappeler aux autres qu'ils savent aussi bien que toi.
Vous êtes tous apprenants, faisant, enseignants.
Ce que la chenille appelle la fin du monde
Le Maître l'appelle un Papillon.

Assemblée Générale du Dimanche 18 Octobre 1992

L'Assemblée Générale de notre Association
aura lieu le Dimanche 18 Octobre 1992 à partir de 10 h.,
au siège de la M.J.C., 3 rue Condorcet, à Narbonne.

A l'ordre du jour :

- *Compte rendu d'activité*
- *Compte rendu financier*
- *Echange de vue sur l'activité de l'Association
et les actions à envisager*
- *Renouvellement du tiers du Conseil d'Administration*
- *Election du Bureau*
- *Questions diverses*

A l'issue de l'Assemblée Générale, les participants le souhaitant se retrouveront à l'occasion d'un repas fraternel, dans un restaurant proche du lieu de la réunion. Les personnes désirant y prendre part voudront bien le confirmer à la Présidente, L. Julien, 23 av. Pr. Kennedy, 11100 Narbonne, pour le 13 Octobre au plus tard. Les personnes ne pouvant se déplacer et désirant donner procuration à un membre de l'Association de leur choix voudront bien adresser le formulaire figurant dans le présent numéro à la Présidente, également pour le 13/10/92.